

Une guerre peut-elle être juste ?

écrit par Stev' LeKonsternant | 9 août 2023

Plutôt Ukraine ou Russie, Le Peuple ? Vous n'en saurez rien ! Car au lieu de vous assommer d'idéologie, notre chroniqueur Stev' LeKonsternant vous présente les outils élaborés par la tradition catholique pour évaluer la légitimité de la guerre.

Plaidoyer pour les vacances en Suisse

écrit par Raphaël Pomey | 9 août 2023

Nul besoin de bloquer des routes pour vivre l'écologie.

En souvenir de notre héritage : « Le cuirassé Potemkine »

écrit par Rayan Chelbani | 9 août 2023

Pourquoi encore regarder un authentique film de propagande soviétique, en dépit du bilan terrible du communisme ? La réponse de notre chroniqueur cinéma Rayan Chelbani.

Comment ne pas lire de la fiente

écrit par Paul Sernine | 9 août 2023

Ce mois-ci, notre chroniqueur littéraire se penche sur l'œuvre d'Ezra Pound, important poète et admirateur de Mussolini. A-t-on le devoir l'ignorer ?

En finir avec la culture de l'excuse

écrit par Paul Sernine | 9 août 2023

Notre société est souvent à l'image d'une cour d'école. Lorsqu'une bagarre éclate et qu'il faut trouver un responsable, c'est toujours la faute de l'autre, bouc émissaire idéal qui évite la remise en question. Prenons de la hauteur avec Ernest Renan (1823-1892).

Jeté malgré moi dans les affres de ce monde, j'apprécie particulièrement le charme de ma bibliothèque. Lorsque j'ouvre un livre, une sensation particulière s'empare de moi. L'odeur du papier vieilli et de l'encre me transporte dans une époque révolue. Les mots imprimés prennent une nouvelle vie, me permettant de voyager à travers les siècles et de découvrir des pensées, des idées et des réflexions qui ont résisté à l'épreuve du temps. C'est ce qui m'est arrivé récemment avec deux petits textes d'Ernest Renan : « La réforme intellectuelle et morale » (1871) et « Qu'est-ce qu'une nation ? » (1882).

Ernest Renan a vécu l'humiliation de la défaite française face à la Prusse en 1870 et la perte de l'Alsace-Lorraine. Allait-il accuser le nouvel Empire allemand de tous les maux ? Que nenni, il propose à ses compatriotes une réforme morale et intellectuelle. Dans le même sillage, alors que les États-nations et leurs idéologies préparent le terrain de futurs

conflits, il propose une définition non essentialiste de la nation.

Une vie placée sous le signe de l'intelligence

On ne lit plus Ernest Renan de nos jours. Son œuvre immense ne peut que décourager les lecteurs superficiels que nous sommes. Son érudition hors norme nous effraie : théologie, histoire, philologie, philosophie, archéologie, critique littéraire, etc. Et pourtant il fut un des maîtres à penser de son temps. Qui est cet étranger pourtant si proche, qui semble nous parler d'outre-tombe ?

Né en Bretagne en 1823, le jeune Renan, dont l'intelligence fulgurante est remarquée, se destine au sacerdoce. Étudiant à Saint-Nicolas-du-Chardonnet puis au séminaire de Saint-Sulpice, il se détourne de la voie cléricale pour se consacrer à la philologie et à l'histoire des religions. En 1862, Ernest Renan devient professeur d'hébreu au Collège de France, dont il est suspendu quatre jours après sa leçon inaugurale pour injure à la foi chrétienne. Un an plus tard, il publie la *Vie de Jésus*, où il affirme que la biographie de Jésus doit être étudiée comme celle de n'importe quel homme et que la Bible doit être soumise à une étude critique comme n'importe quel document historique. Il n'en fallait pas plus pour déclencher les foudres de l'Église catholique. En 1864, il est destitué de sa chaire au Collège de France. Avec l'effondrement du Second Empire, il retrouve son enseignement et devient administrateur du célèbre collège. Il finit sa vie couvert d'honneurs : élu à l'Académie française en 1878, grand officier de la Légion d'honneur en 1888. Il meurt en 1892. Dans le caveau où il repose, on peut lire ce qui fut sa vie : *Veritatem delixi* (J'ai aimé la vérité).

Un constat sans appel

À la suite du désastre de Sedan, loin de chercher des boucs émissaires extérieurs, Renan invite les lecteurs de « La réforme intellectuelle et morale » à un examen de conscience aussi douloureux que salutaire.

Renan considère que l'effondrement de la France a une origine intellectuelle et qu'il faut trouver les médecines adaptées pour soigner le pays. La racine du mal est à chercher dans l'absolutisme monarchique qui usa la France au point d'en faire « une machine politique informe ». La Révolution française, qui fut un sursaut, précipita la chute : « Le jour où la France coupa la tête à son roi, elle commit un suicide ». Tout le XIX^e, jusqu'à 1870, fut une suite de crimes et de malheurs. Loin de toute nostalgie pour une monarchie de droit divin, Renan considère que la monarchie est de droit historique : elle a façonné la France. Elle est la forme de gouvernement qui convient le mieux au pays parce qu'elle fut forgée par l'histoire.

La bonne santé de la nation suppose de l'ordre ainsi que de la continuité et non pas de l'agitation et du changement. Hors de la forme historique de gouvernement c'est l'anarchie et le pays est mené « à pleine voile vers la médiocrité ». La France est devenue « un feu sans flamme ni lumière ; un cœur sans chaleur ; un peuple sans prophète sachant dire ce qu'il sent ; une planète morte, parcourant son orbite d'un mouvement machinal ».

Bien plus, les contemporains de Renan sont aveuglés par leur légèreté et leur inconscience. Ils s'illusionnent sur eux-mêmes, prisonniers de leurs divertissements. Ce qui ne fait qu'aggraver le mal.

Des remèdes salutaires

En bon médecin, après avoir considéré le mal, Renan propose les remèdes. Il est évident que le retour à la forme historique de gouvernement que représente la monarchie est indispensable au rétablissement de la France : « Corrigeons-nous de la démocratie. Rétablissons la royauté (...) ».

Rétablir la royauté suppose qu'il faut rétablir une certaine noblesse. Qu'on ne s'y trompe pas, Renan ne pense pas ici aux petits marquis poudrés et prétentieux de Versailles. Il envisage plutôt une aristocratie morale, car « la civilisation à l'origine a été une œuvre aristocratique, l'œuvre d'un petit nombre (...) ». En fait Renan propose le retour des vrais notables, non pas des affairistes bourgeois, ou comme on dirait aujourd'hui, des technocrates : « La base de la vie provinciale devrait ainsi être un honnête gentilhomme de village, bien loyal, et un bon curé de campagne tout entier dévoué à l'éducation morale du peuple. (...) »

Cette *gentry* provinciale ne doit pas être tout ; mais elle est une base nécessaire. »

Finalement, dans cette entreprise de réforme, la priorité est donnée à l'instruction publique. Renan est prêt à laisser l'instruction primaire aux mains du clergé tant que ce dernier ne se mêle pas des degrés supérieurs. Le but de l'enseignement secondaire est de « fortifier l'intelligence ». Il faut favoriser les sciences, car « le résultat de l'éducation doit être que le jeune homme sache le plus possible de ce que l'esprit humain a découvert sur la réalité de l'univers. » En ce qui concerne l'enseignement universitaire, Renan propose de revenir au système médiéval, où une saine émulation existait entre les universités. Pour Renan, ces dernières « seraient des écoles de sérieux, d'honnêteté, de patriotisme. » Elles

seraient des « foyers d'esprit aristocratique, réactionnaire (...) et presque féodal, des foyers de libre pensée, mais non de prosélytisme indiscret. » Rien que cela !

Une nation réellement « inclusive »

« Qu'est-ce qu'une nation ? », publié en 1882, prolonge la pensée de Renan. Dans cette conférence, il explore la notion de nation et propose une approche plus subjective et culturelle de la formation et de l'existence des nations, par opposition à une définition purement basée sur des critères ethniques, géographiques ou politiques. Pour l'académicien, la nation est d'abord un principe spirituel : « Une nation est une âme, un principe spirituel. L'une est dans le passé, l'autre dans le présent. L'une est la possession en commun d'un riche legs de souvenir ; l'autre est le consentement actuel, le désir de vivre ensemble, la volonté de continuer à faire valoir l'héritage qu'on a reçu indivis. »

Une nation n'est pas simplement définie par des liens de sang, de race ou de langue, mais plutôt par un sentiment de volonté commune et de solidarité partagée. Renan affirme que la nation est un lien psychologique et moral qui se forme grâce à un héritage culturel commun, des traditions, des valeurs et des aspirations partagées. Il n'hésite pas à écrire que :

« L'homme n'est esclave ni de sa race, ni de sa langue, ni de sa religion, ni du cours des fleuves, ni de la direction des chaînes de montagnes. Une grande agrégation d'hommes, saine d'esprit et chaude de cœur, crée une conscience morale qui s'appelle une nation. Tant que cette conscience morale prouve sa force par les sacrifices qu'exige l'abdication de l'individu au profit d'une communauté, elle est légitime, elle a le droit d'exister. »

« Un plébiscite de tous les jours »

Renan souligne l'importance du consentement librement donné par les individus qui composent une nation, en soulignant que la participation volontaire et le désir de vivre ensemble sont essentiels pour la construction et la pérennité d'une nation : « L'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours ».

La nation est donc une construction sociale et historique, en constante évolution. Elle repose sur la volonté de ses membres de se considérer comme une communauté unie. Il insiste sur le fait qu'une nation ne peut pas être définie par des critères immuables ou exclusifs, mais plutôt par des facteurs culturels et sociaux qui permettent la coexistence pacifique et la collaboration entre ses membres.

Osons lire Renan !

Avec Renan, nous nous trouvons face à une pensée et des idées qui peuvent encore façonner l'histoire et influencer notre compréhension du monde. Cela nous rappelle que nous sommes les héritiers de cette richesse intellectuelle, et que nous avons le privilège de la transmettre aux générations futures.

L'illustre Breton nous apprend la lucidité et le réalisme : « Ne jamais trop espérer, ne jamais désespérer, doit être notre devise. Souvenons-nous que la tristesse seule est féconde en grandes choses, et que le vrai moyen de relever notre pauvre pays, c'est de lui montrer l'abîme où il est ».

Lire Renan c'est comprendre qu'il « n'a pas laissé de doctrine, mais un état d'esprit » (Alain de Benoist). À bon entendeur, salut !

Paul Sernine

La seule vraie patrie

« Je me suis étudié toute ma vie à être bon patriote, ainsi qu'un honnête homme doit l'être, mais en même temps à me garder du patriotisme exagéré comme d'une cause d'erreur. Ma philosophie, d'ailleurs, est l'idéalisme ; où je vois le bien, le beau, le vrai, là est ma patrie. »

Lettre à David Strauss, septembre 1870

Le testament politique de Renan

« Le morceau de ce volume auquel j'attache le plus d'importance, et sur lequel je me permets d'appeler l'attention du lecteur, est la conférence : *Qu'est-ce qu'une Nation ?* J'en ai pesé chaque mot avec le plus grand soin : c'est ma profession de foi en ce qui touche les choses humaines, et, quand la civilisation moderne aura sombré par suite de l'équivoque funeste de ces mots : *nation, nationalité, race*, je désire qu'on se souvienne de ces vingt pages-là. Je les crois tout à fait correctes. »

E. Renan, *Discours et conférences* (1887)

Jean Balcou, *Ernest Renan, une biographie*, Honoré Champion, 2017.

Ernest Renan, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, L'Esprit du Temps, 2021.

Ernest Renan, *La réforme intellectuelle et morale*, Perrin, 2011.

J'ai rencontré l'évêque le plus radical du monde

écrit par Raphaël Pomey | 9 août 2023

Né sous le communisme, hostile à la ligne du pape François et 100 % à l'ancienne, Mgr Schneider était de passage à Genève à la mi-juin. Mais pourquoi cet évêque auxiliaire d'Astana, au Kazakhstan, est-il un phénomène ?

Il est midi moins dix, en ce mercredi, et le soleil de plomb n'y changera rien : ce sera bien encravaté que nous accueillerons Son Excellence Mgr Schneider d'ici quelques instants. Coqueluche des conservateurs catholiques, l'évêque né au Kirghizistan s'apprête à donner, d'ici quelques heures, une conférence pour le compte de l'association Perspective catholique, emmenée par le politicien de l'UDC Genève Éric Bertinat. Autre artisan de la venue du prélat : Christian Bless, avec lequel nous courrons boire un pastis à l'ombre en attendant l'arrivée du natif de Tokmok. Il y a quelque chose de méditerranéen dans cette campagne genevoise qui s'apprête à recevoir un homme venu des goulags et du froid.

L'office de Sexte derrière nous, voici qu'apparaît enfin sa voiture : comme à l'armée, les personnes présentes se mettent en rang, ou plutôt en demi-cercle, pour présenter leurs respects à l'évêque auxiliaire du diocèse d'Astana. Pour les non-initiés, le rituel consiste à prendre la main de Mgr Schneider, mettre un genou à terre (pour les plus mobiles) et baiser l'anneau symbolisant son statut de successeur des apôtres. Sous nos latitudes, ce geste venu de l'Antiquité ne séduit plus guère, et les évêques eux-mêmes, le plus souvent, se passeraient bien de se plier à un usage qui ne flatte pas leur fibre progressiste. Leur programme consiste plus

généralement à jouer au « pote », faire quelques blagues sympatoches et tenir un discours d'ONG sur le bilan énergétique de leur diocèse inclusif. Mais autant dire que Mgr Schneider n'a pas ces audaces inutiles. Courtois, paisible, il laisse faire et salue gentiment notre petit groupe.

Une situation pire que le communisme

Le repas aura lieu dans un école de la Fraternité St-Pie X (que l'on nomme tout simplement « Écône » dans les médias progressistes), située à Onex. Une sœur, rayonnante dans son habit intemporel, nous y guide vers une salle à manger élégante, évoquant un cadre bourgeois du 19^e siècle. Les convives sont placés, dans une ambiance relativement détendue, mais élégante et courtoise. Il y a quelque chose de bon à s'extraire, quelques instants, d'un siècle qui a connu le succès du présentateur Cyril Hanouna, le déclin de la boxe anglaise et Fukushima. C'est dans cette belle atmosphère que nous découvrons le personnage privé, après avoir lu ses ouvrages pour préparer l'événement. À l'aise dans son habit d'évêque, au propre comme au figuré, il semble avoir plutôt bien supporté son voyage vers des terres qu'il juge passablement menacées par l'islam et la franc-maçonnerie. Au-delà des questions directement religieuses, c'est en effet surtout la vision de la société du personnage qui a de quoi interpeller le Béotien. Dans son livre *Christus Vincit*, de 2019, cet enfant de l'URSS n'hésite par exemple pas à qualifier « la dictature de l'idéologie de genre » de situation pire que le communisme au sein duquel il a grandi. Au moins, Lénine ou Staline n'avaient pas essayé de transformer l'homme lui-même, juge-t-il. Quant à la société européenne, il n'a pas peur non plus d'affirmer qu'elle « n'est plus une civilisation », embourbée « dans une culture

de la laideur » ou une « mentalité contraceptive ». Bigre, voilà quelqu'un qui ne craint pas d'utiliser des mots forts. Mais lors du repas, les discussions resteront globalement plus légères, et l'on se concentrera notamment sur le rôle bénéfique de la vodka lors des soirées festives kazakhes.

Pris au prieuré de la Fraternité St-Pie X, situé à quelques encablures, le digestif prendra cependant la forme d'un excellent limoncello, servi par des abbés à la courtoisie hors du commun. Cultivés, drôles, ils nous font presque oublier qu'un moment important de la journée se rapproche dangereusement. Après seulement quelques mots échangés directement de l'un à l'autre depuis son arrivée, place à un entretien seul à seul avec Mgr Schneider pour préparer la conférence du soir. Nous nous déplaçons alors dans le jardin.

Dire la vérité

D'une sérénité absolue, l'évêque est très agréable et respectueux. Le plan de la conférence du soir, dialoguée, correspond à celui de son livre ? Tant mieux. Mais gageons qu'une autre proposition lui aurait provoqué une réaction guère plus émotive. C'est d'ailleurs sur le même ton qu'il use du terme d'« hérésie » en apprenant la participation récente de l'Église Catholique de Genève à des événements LGBT. À l'envers de tout le discours des sociétés libérales modernes, le voilà qui affirme même, comme dans son livre, que « la santé morale de la société humaine » doit être protégée contre « l'activité homosexuelle », assimilée à un « désordre objectif » conduisant à « l'autodestruction de la personne ». Sait-il que de tels propos sont parfaitement illégaux en Suisse ou dans d'autres pays qu'il visite ? Oui, et ça lui est absolument égal : « Nous devons dire la vérité », tranche-t-il, sans s'énerver. Comme dans son livre, il évoque même la

nécessité d'une « sanction pédagogique » pour aider les personnes LGBT à adopter un style de vie plus commun. Les évêques qui vont aussi loin ne sont pas légion. Notre discussion poursuit à propos de la « papolâtrie » qui, à ses yeux, fait un mal énorme à l'Église catholique. À tel point que l'évêque ose affirmer que François et ses successeurs devraient « cesser de voyager » d'un bout à l'autre du monde, cesser aussi de s'occuper de « gestion des déchets plastiques » ou de questions de migration, sans rapport avec leur mission. Il est vrai que lorsque l'on a grandi sous le communisme, avec plusieurs membres de sa famille sacrifiés sur l'autel des lendemains qui chantent, on se méfie assez logiquement de la bureaucratie et de la centralisation.

Pas question non plus de se laisser intimider par des ordres du Vatican : une vague lettre lui a autrefois enjoint de se montrer respectueux du pape François, mais il en faudra davantage pour le pousser au silence. Mais déjà, son agenda le rattrape et un prêtre vient nous demander où nous en sommes dans notre conversation. Pas si loin, en réalité, mais à l'évidence le dialogue est lancé, si bien que nous pouvons garder le meilleur pour la conférence. Alors qu'il est temps de quitter la petite table où nous sommes installés, Mgr Schneider prend subitement la parole, l'air sérieux : « Monsieur Raphaël, êtes-vous marié ? » Puis vient la question du nombre d'enfants. La réponse – deux – fait naître une expression sombre, qui soudain s'illumine à nouveau : « C'est parce que vous êtes encore jeune, voilà pourquoi. » Oui, voilà pourquoi, sans doute.



Plusieurs heures passeront avant la conférence de l'évêque, devant un auditoire de quelque cent cinquante personnes. Parmi ces dernières, des habitués des messes traditionnelles – en latin –, des curieux, mais un état d'esprit largement hostile au progressisme ambiant. Quant à la figure du pape actuel, elle ne semble pas non plus déchaîner des torrents d'enthousiasme. Mgr Schneider, germanophone par tradition familiale, parle un bon français, mais un temps de rodage est nécessaire. C'est lorsqu'il évoquera la place de la prière dans sa vie et son envie d'évangéliser par la beauté, de la liturgie notamment, qu'il s'animera réellement, au point de frapper la table. Et d'inciter les fidèles à refuser la religion tiède qu'on leur sert aujourd'hui.

Suivront la séance de dédicaces, avec moult genuflexions

devant le successeur des apôtres, puis l'heure des adieux. L'évêque s'approche et prend mes mains dans les siennes : doucement, il demande que Dieu vienne bénir le travail des bons journalistes, au rang desquels il semble me placer. À l'évidence, notre duo semble lui avoir convenu, davantage peut-être qu'à certaines personnes de l'assemblée. Comme toujours dans ces cadres, il y a ceux qui regrettent que nous n'ayons pas davantage parlé vaccins ou franc-maçonnerie, par exemple. Que ne le font-ils pas eux-mêmes en s'adressant directement au prélat, au moment de faire signer ses livres ? C'est un mystère. La tactique du conférencier consiste en principe à faire face, sourire et remercier pour l'excellente suggestion. Mgr Schneider s'est déjà engouffré dans la voiture qui l'emmènera vers un peu de repos. C'est une rencontre que l'on n'oubliera pas de sitôt, notamment au regard du décalage de la radicalité de certaines de ses vues et de la douce humilité générale du personnage privé.

Commentaire

« Tu vas voir ce qu'est un vrai évêque. » Voilà comment un fidèle genevois m'a préparé à la rencontre de Mgr Schneider, peu avant son arrivée. Ce que serait un « vrai » ou un « faux » prélat, il n'appartient pas au journaliste d'en juger. Il y a certes chez Mgr Schneider une majesté qui, trop souvent, fait défaut aux principales figures des Églises, aussi bien protestantes que catholiques. Enraciné dans l'histoire bimillénaire de la foi chrétienne, voilà quelqu'un qui a le sens du ridicule de certaines préoccupations contemporaines face à la tradition qu'il porte avec lui. Au moment de sa venue, on apprenait par exemple que le Vatican allait envoyer un discours du pape François, datant du Covid, dans l'espace : comment ne pas préférer un religieux soucieux de parler, avec des moyens humains, à ses semblables plutôt

qu'aux Martiens ? Reste que le discours d'un Mgr Schneider est à des années-lumière de la réalité que vivent ceux-là mêmes qui l'adulent. Combien de femmes de l'assemblée, conformément à ses recommandations, refusent la contraception non seulement mécanique, mais aussi naturelle ? Qui, parmi les plus acharnés, se diront qu'il faut y aller la fleur au fusil et donner vingt-cinq enfants au monde comme les parents de sainte Catherine de Sienne, qu'il cite en exemple ? Peu, à la vérité. Quant à l'idée de sanctionner des comportements privés, parce qu'ils seraient « intrinsèquement désordonnés » (selon le catéchisme), voilà qui ne nous fait pas beaucoup vibrer. Les chambres à coucher ont cela de bien qu'elles peuvent être fermées.

L'évêque auxiliaire d'Astana est un grand monsieur, auquel l'Église devrait donner une place plus importante car il inspire davantage les fidèles que les progressistes accros aux guitares sèches et aux discours creux. Mais est-ce réellement d'un catalogue de règles, plutôt que d'un peu plus de charité, que notre monde a besoin ?

L'espace d'un doute... le fantastique

écrit par Paul Sernine | 9 août 2023

L'année dernière, les éditions Calidor ont pris l'heureuse initiative de rééditer dans une édition de luxe Le Roi en jaune de Robert W. Chambers (1865-1933). Une œuvre et un auteur méconnus qui nous donnent l'occasion d'aborder le sujet de la littérature fantastique.

Je n'oublierai jamais le regard consterné de la libraire qui

m'a vendu *Le Roi en jaune*. Sa voix aigrette vrille encore mes tympan : « Comment pouvez-vous perdre du temps avec de la littérature de gare ? » J'ai simplement souri, ouvert le livre et déclamé un vers de la « chanson de Cassilda », qui introduit le recueil de nouvelles : « Ma voix déjà se meurt et le chant de mon âme/Doucement s'évanouit comme sèchent les larmes/Qu'on n'a jamais versées/À Carcosa ».

Le sérieux Paul Valéry au col empesé n'aurait pas partagé l'avis de ma libraire sur ce qu'elle considérait comme de la littérature de gare :

« Rayez de l'existence ces poètes confondants, ces hérésiarques, ces démoniaques ; ôtez ces précieux, ces lycanthropes et ces grotesques ; replongez les beaux ténébreux dans la nuit éternelle, purgez le passé de tous les monstres littéraires, gardez-en l'avenir, et n'admettez enfin que les parfaits, contentez-vous de leurs miracles d'équilibre, alors, je vous le prédis, vous verrez promptement dépérir le grand arbre de nos Lettres ; peu à peu s'évanouiront toutes les chances de l'art même que vous aimez avec tant de raison. »
(Discours de réception à l'Académie française – 1927)

Un auteur à succès oublié

Robert William Chambers vient au monde à Brooklyn en 1865. Après avoir étudié la peinture à Paris, il devient illustrateur de magazines aux États-Unis. Il écrit d'abord un médiocre recueil de souvenirs parisiens (*In the Quarter*). Le succès vient en 1895 avec *Le Roi en jaune*. Abandonnant la peinture, il se consacre à l'écriture, passant du fantastique à une production commerciale sans grand intérêt et tombée dans l'oubli. Chambers meurt en 1933 autant connu qu'il disparaîtra rapidement des mémoires.

Un chef d'œuvre méconnu

Le Roi en jaune est une œuvre qui marque un tournant dans la littérature fantastique. Chambers laisse de côté les monstres et les créatures démoniaques qui peuplaient les œuvres de ses prédécesseurs pour placer l'effroi dans une autre dimension. C'est ce qui prendra le nom « d'horreur cosmique » avec H.P. Lovecraft, qui fut un lecteur enthousiaste du recueil de nouvelles de Chambers. Il faudra attendre 1976 pour que les cinq premiers récits soient traduits en français et publiés sous le titre « Le Roi de jaune vêtu » aux éditions Marabout. La première édition complète date de 2008 aux éditions Malpertuis. Toutefois, le livre de Chambers demeurait inconnu pour le grand public. Il fallut attendre 2014, avec l'excellente série *True Detective* qui fait référence à un roi en jaune et à Carcosa, pour que l'édition anglaise atteigne des records de vente et que le Livre de Poche en publie une version française à large échelle.

Les nouvelles

Ce recueil est composé de neuf nouvelles, de poèmes en prose et d'une chanson. On peut considérer que seuls les cinq premiers récits relèvent du genre fantastique soit : Le Restaurateur de réputations, Le Masque, Le Signe jaune, La Cour du Dragon et La Demoiselle d'Ys. Le fil rouge de ces récits est une mystérieuse pièce de théâtre qui rend fou ceux qui la lisent. On ne connaît la pièce que par quelques éléments, dont la chanson de Cassilda, disséminés dans les cinq nouvelles. Chambers décrit l'effet produit par cet étrange volume de façon magistrale : « C'est cela qui continue de me préoccuper, car je ne peux oublier Carcosa où le ciel est parsemé d'étoiles noires, où l'ombre des pensées des hommes s'allonge dans l'après-midi, où les soleils jumeaux

s'enfoncent dans le lac de Hali, et mon esprit sera toujours hanté par le souvenir du Masque blême. Je prie Dieu de maudire l'auteur, comme lui-même a apporté au monde la malédiction de cette œuvre à la beauté prodigieuse, terrifiante dans sa simplicité, irrésistible dans sa vérité – un monde qui aujourd'hui tremble devant le Roi en jaune. » (Le restaurateur de réputation)

Vous avez dit littérature fantastique ?

Quand j'évoque la littérature fantastique, il se trouve toujours quelqu'un qui me parle fort doctement de Tolkien, de Pratchett et parfois même de Stephen King. Quelle muflerie ! En fait, le fantastique n'est pas la « fantasy » ni l'horreur. Tzvetan Todorov définit le fantastique comme « le temps d'une hésitation » partagé tant par le lecteur que par le personnage. Une hésitation qui s'enracine au cœur du quotidien pour savoir si ce qui est perçu relève de la réalité ou non. Un instant fugace où tout l'être est tendu, un instant terrible entre la folie et la raison, un instant décisif qui peut bouleverser la vie d'un homme.

Les récits ciselés de Chambers sont évidemment écrits à la première personne du singulier, ce qui nous immerge dans le quotidien des narrateurs-héros. Leurs angoisses deviennent nos angoisses, leurs doutes sont nos doutes et leur folie trouble notre raison. En lisant *le Roi en jaune*, nous trouvons momentanément refuge dans des terreurs factices afin d'éviter que nos vraies angoisses ne nous terrassent et ne nous empêchent de vivre. Finalement, peut-être que Paul Valéry avait raison quand il écrivait que « le faux et le merveilleux sont plus humains que l'homme vrai ».

Paul Sernine

Robert W. Chambers, *Le Roi en jaune*, trad. Christophe Thill, Éditions Calidor, 2022.

Tzvetan Todorov, *Introduction à la littérature fantastique*, Points, 2015.

Ce bâtard n'est pas de mon Église

écrit par Paul Sernine | 9 août 2023

Qui a dit que le christianisme n'intéresse pas les habitants du Pays des Merveilles ? Qui peut le penser ? L'engouement publicitaire et médiatique autour du dernier roman de Metin Arditi semble être là pour nous le rappeler. Une question taraude notre chroniqueur : est-ce encore le christianisme ou son abâtardissement ?

Pâques venues, une étrange agitation animait le monde de l'édition. Un roman allait nous apprendre « quelle a été la vraie vie de Jésus ». L'auteur, Metin Arditi, lauréat du prix de l'Université catholique de l'Ouest, émoustillait la curiosité des futurs lecteurs avec un titre aguicheur : « Le bâtard de Nazareth ». Il fallait oser ! Ne nous arrêtons pas au titre et ouvrons le livre.

L'idée de monsieur Arditi est de considérer Jésus comme un « mamzer », c'est-à-dire comme un bâtard, un enfant né hors mariage. Dans le judaïsme de l'époque, le « mamzer » représente la lie de la société et il est traité comme un paria par ses coreligionnaires. De cette exclusion, dans laquelle va grandir Jésus, va sourdre une colère et une révolte qui vont le pousser à vouloir « exclure l'exclusion ».

Metin Arditi va revisiter tous les épisodes des Évangiles, dans cette perspective, jusqu'à la crucifixion. Et le christianisme dans tout cela ? L'imagination de l'auteur en fait une imposture voulue par Judas.

Après les séries d'émissions de Mordillat et Prieur, notamment *Corpus Christi* en 1997-1998 et le livre de Daniel Marguerat (*Vie et destin de Jésus de Nazareth*) paru en 2019, pour ne citer qu'eux, on pourrait dire « rien de nouveau sous le soleil ». Metin Arditi reprend l'histoire d'un Jésus fruit du viol de Marie par un soldat romain. Il s'agit en fait d'une légende datant vraisemblablement du II^e siècle de notre ère, les *Toledot Yeshu*.

Monsieur Arditi nous donne l'explication psychologique de l'action de Jésus et de son message : une blessure d'enfance provoquée par l'exclusion. Il ne suffit pas de coucher Jésus sur le divan pour le comprendre. N'est pas Freud qui veut ! La bouillabaisse indigeste qui nous est servie fait passer Marie pour une simplette ; Marie-Madeleine pour une amante ; Jésus est un rebouteux ; les apôtres un ramassis de mamzers, de lépreux et d'estropiés ; les Béatitudes sont des paroles en l'air dont certaines suscitent l'hilarité et, touche finale, Judas est l'inventeur du christianisme.

Le style est fait pour plaire. Les dialogues sont indigents, les phrases simples, le vocabulaire basique ; un scénario idéal pour Netflix ou pour succéder à feu Barbara Cartland. Seule la page 194 échappe au naufrage du fond et de la forme, il s'agit de celle des remerciements...

Monsieur Arditi peut écrire ce qu'il veut sur qui il veut. La liberté de parole existe et c'est fort heureux ainsi. La liberté d'apprécier et de critiquer ses écrits aussi.

Ce qui m'a le plus étonné et interrogé, ce sont les éloges dithyrambiques des milieux chrétiens et de la presse : « Un hymne au courage de Jésus, bâtard et si humain » (*La Libre Belgique*), « La vraie vie de Jésus » (*Le Point*), « Jésus, héros inclusif » (*La Vie*), « Un Jésus humain, si humain » (*Le Temps*), « Jésus est à tout le monde » (*Le Matin*).

Bien plus, Metin Arditi, invité sur tous les plateaux de télévision et de radio, est reçu comme le théologien qu'il n'est pas. Et de nous expliquer, fort doctement, « en toute humilité », qu'au temps de Jésus le concept d'Immaculée conception n'existait pas, confondant au passage ce dogme catholique avec la conception virginale de Jésus.

Le livre de Metin Arditi est le signe de ce christianisme abâtardi, de ce christianisme sans Dieu, de ce christianisme non religieux. Le message de Jésus se trouve réduit, pour le plus grand bonheur des chrétiens de salon, à une vague solidarité sans substance. La théologie se résume à une sorte d'anthropologie au rabais, de sociologie de bazar et de psychologie du développement personnel. Dans ce sens, le livre de monsieur Arditi pourrait être le nouvel évangile d'un monde sans transcendance.

Ce Jésus selon le cœur de Metin Arditi n'est pas le Jésus des martyrs, des anachorètes, des cénobites, des grands théologiens et des saints.

Ce Jésus tourmenté n'est pas celui de Charles Martel à Poitiers, de Jeanne d'Arc à Orléans, de Don Juan d'Autriche à Lépante et de Jean Sobieski sous les murs de Vienne.

Ce Jésus de conte oriental n'est pas le Jésus de mon catéchisme, ni celui des hymnes et des prières que je récite

quotidiennement.

À ce Jésus du Pays des Merveilles, je préfère celui que je rencontre dans la pénombre d'une antique chapelle avec les mots de Péguy : « *Il est là. Il est là comme au premier jour. Il est là parmi nous comme au premier jour. Il est là parmi nous comme au jour de sa mort. Éternellement il est là parmi nous autant qu'au premier Jour. Éternellement tous les jours. Il est là parmi nous dans tous les jours de son éternité. Son corps, son même corps, pend sur la même croix ; Ses yeux, ses mêmes yeux, tremblent des mêmes larmes ; Son sang, son même sang, saigne des mêmes plaies ; Son cœur, son même cœur, saigne du même amour. Le même sacrifice fait couler le même sang.* » (Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc)

Paul Sernine

L'oubli du christianisme rend bête

écrit par Paul Sernine | 9 août 2023

Notre chroniqueur Paul Sernine poursuit ses pérégrinations ethnologiques au Pays des Merveilles. Il part cette fois à la découverte d'étranges individus qui ont oublié leur passé : les Lotophages, ces imbéciles devenus rois.

Au neuvième chant de l'*Odyssée* d'Homère, Ulysse découvre l'île des Lotophages. Cette peuplade se nourrissait de fleurs de lotus. Ces fleurs avaient le pouvoir de faire oublier le passé à ceux qui en consommaient. Cette aventure, qui relevait jusqu'à aujourd'hui de la mythologie, est devenue réalité. En effet, depuis quelque temps, je constate que bon nombre

d'intellectuels, de penseurs, d'acteurs de la vie sociale, d'hommes politiques, de faiseurs d'opinion, de journalistes sont en fait des Lotophages. Ils ne se nourrissent plus de fleurs de lotus, mais des penseurs de la déconstruction et des « studies » de toutes sortes.

Quel est ce passé qu'ils oublient ? Quelles sont ses racines mises au rancart ?

Il s'agit bien évidemment des fondements chrétiens de notre culture. Or, sans culture religieuse, il n'y a plus de culture du tout, puisque cette dernière est « une option sur l'absolu » comme l'écrivait si justement Maurice Clavel. Il ne reste plus que le règne de la technique, le profit et le marché. Cela a été admirablement décrit par Romano Guardini dans les « Lettres du Lac de Côme » (1927) : « Abâtardissement partout. Toute hiérarchie se perd. Chacun se croit autorisé à tout. Plus d'assujettissement de l'existence à ce qu'impose la réalité des choses, la grandeur d'une forme issue de l'histoire ou de la vie sociale. Rien n'est plus révérend. Tout flotte comme l'oiseau dans l'air. Rien n'est à l'abri. N'importe qui s'en prend à n'importe quoi. Tous les problèmes philosophiques, tout l'art, tous les événements historiques, tout ce qui relève de la personnalité, jusqu'aux derniers replis du souvenir, correspondances et journaux intimes, tout ce qui a valeur spirituelle, jusqu'aux témoignages touchant les plus profonds mystères, tout est mis sur le marché. »

En oubliant d'où nous venons, nous oublions ce qui a façonné notre mode de penser. Bien plus, nous allons jusqu'à la haine de nous-mêmes. Voulez-vous des exemples ? Qu'à cela ne tienne.

Il y a quelques années, dans la très sérieuse *Revue de didactique des sciences des religions* publiée en Suisse, un

éminent maître d'enseignement et de recherche de l'Université de Lausanne propose d'adopter, dans l'enseignement, « une posture analytique, non subjective » à l'aide de « sources exotiques ». Par exemple, pour parler de la résurrection, il ne faut pas se tourner vers le christianisme mais vers le ... zoroastrisme ! Le but de ce décentrement est de « comprendre sa propre culture, ses propres présupposés (ou l'idéologie) à l'œuvre dans notre société ».

Dans biens des endroits, les vacances scolaires ont changé de terminologie. Ne dites plus « vacances de Noël » mais « vacances d'hiver ». « Vacances de printemps » a remplacé « vacances de Pâques ». À quand le retour du calendrier révolutionnaire ?

Cette année, à la Radio Télévision Suisse, on nous souhaite de joyeuses fêtes de Pâques avec une formule toute trouvée : « Nous vous souhaitons un reposant et très beau week-end prolongé en compagnie de vos proches et du soleil printanier ! ».

Sans culture chrétienne, comment peut-on comprendre et aimer Bach, Giotto, Dante et Chateaubriand, qui ont été enfantés en son sein ? Bien plus, comment peut-on *comprendre nos institutions, nos lois et nos traditions* ?

Alors que faire ?

Tournons-nous vers le haut et retrouvons notre capacité d'émerveillement ! Nous tourner vers le haut c'est notre vocation, c'est le sens du mot « anthropos » (l'homme) selon Isidore de Séville (vers 560-636). Selon cet évêque de Séville, « ana » veut dire « en haut » et « tropos » signifie « tourner ». Nous sommes des êtres debout tournés vers en

haut. Isidore de Séville justifie cette étymologie incertaine en citant les vers du poète romain Ovide : « Tandis que les autres animaux sont penchés en avant et regardent la terre, les dieux ont fait cadeau à l'homme d'un visage relevé et lui ont ordonné de considérer les cieux, et d'élever, debout, son regard jusqu'aux étoiles »

Comme Ulysse, laissons les Lotophages à leur oubli et embarquons vers notre Ithaque même si la route est encore longue.

Paul Sernine

L'angoisse de l'Infini

écrit par Paul Sernine | 9 août 2023

À l'occasion des septante ans du trépas de Charles Maurras, le 16 novembre 1952, les éditions Téqui ont publié la correspondance inédite échangée entre le sulfureux publiciste et deux carmélites de Lisieux entre 1936 et 1952. Ces échanges épistolaires nous permettent de mieux connaître l'intériorité de Charles Maurras et de soulever le voile recouvrant sa quête spirituelle.